

Les églises chrétiennes séparées

(Suite.)

C.—Le schisme grec procède de tendances étrangères à la théologie ; si la question du *Filioque*, ajouté au symbole par les Latins, est considérée aujourd'hui comme le point de divergence entre Rome et les Grecs, si les Orientaux n'adoptent pas les croyances latines touchant l'Infaillibilité du Pape, l'Immaculée-Conception et quelques autres points plus liturgiques ou disciplinaires que dogmatiques, il n'en demeure pas moins certain que les différences de race, de langue, de culture ont été le principe de mésintelligences qui auraient facilement pris fin si elles n'avaient été fondées que sur des propositions d'ordre spéculatif.

Le jour où les empereurs d'Orient fixèrent leur résidence à Constantinople, l'évêque de cette ville s'étonna de n'avoir qu'une juridiction subordonnée à celle du métropolitain d'Héraclée et du patriarche d'Antioche ; vivant dans la familiarité du prince, il devait être nécessairement son conseiller, son "ministre des cultes," et cette situation, qui impliquait une autorité de fait sur les autres évêques, devait finir tôt ou tard par comporter une suprématie de droit. Aussi voyons-nous l'évêque de Byzance prendre le titre d'exarque, puis se placer au rang des patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, obtenir la première place après celle qu'on reconnaissait encore à l'évêque de Rome, et même bientôt une dignité égale. La raison qui fut mise en avant au concile de Chalcédoine, c'est que si la présence de l'Empereur et du Sénat donnait à l'évêque de l'ancienne Rome une position éminente dans l'épiscopat, la nouvelle Rome, Constantinople, qui était aussi la résidence d'un empereur et d'un sénat, pouvait revendiquer pour son évêque un rang égal. Les protestations du Souverain Pontife ne purent empêcher le nouvel état de choses de s'établir, car les empereurs tout-puissants d'Orient voyaient d'un mauvais œil l'autorité suprême en matière spirituelle aux mains d'un prélat qui n'était pas leur sujet.

La restauration de l'empire d'Occident par Charlemagne mit le comble aux mécontentements des Grecs ; jusque-là, le César bysantin avait pu se dire et même se croire Empereur des